

## Jocelyn.

Le jeune garçon s'est agenouillé pour ramasser des faines. Il vient de reconnaître entre les frondaisons de charmes et de chênes, les feuilles arrondies d'un hêtre. Son panier se remplit peu à peu de ces pyramides minuscules, couleur d'écureuil. Il sait trouver la fissure sur l'arête des cosses anguleuses ; il enfonce l'ongle du pouce sur la jonction des petits triangles et gobe vivement le fruit. La Vieille Babasse, sa grand-mère, lui recommande de mâcher longuement cette pâte au goût de châtaigne. C'est une protection contre les bisex glacées de décembre et les catarrhes qui s'ensuivent.

L'année dernière, il s'en était fallu de peu qu'il ne trépassât, les poumons noyés de glaires putrides. Ce soir, il en riait. Sous sa chemise de chanvre, un rai de soleil lui ardaît gaiement l'échine. Le rire lui vient facilement, pour une feuille qui tombe ou un oiseau qui s'envole. Il faut peu de chose, pour se réjouir, à quinze ans... Par endroits, les faines se dissimulent traîtreusement sous les feuilles rous-sies, à la nuance comparable. Ailleurs, ces fruits minuscules viennent s'entasser dans les noues formées par les racines apparentes de l'arbre. Il les ramasse plus aisément en ployant le genou sur des mousses arrondies comme de gros galets verts. Ainsi pressées, elles dégorgent leur eau comme des éponges et gardent les creux marqués par son passage. Il rit encore, en apercevant derrière lui les couloirs empruntés pour compléter sa glanée. Un moyen pratique de ne pas fouiller deux fois de suite un sol déjà exploré. Le hêtre lui a rempli le panier jusqu'à la

naissance de l'anse entrelacée dans les mailles de l'osier. Il se redresse et hausse sa récolte au-dessus des yeux, contre le soleil couchant, pour scruter sans éblouissement le chemin qu'il doit reprendre. Il est sableux, montant et désert. Il le remercie de n'être qu'à lui, au moins pour ce soir. Une rencontre le chagrinerait peut-être...

La marche et la cueillette lui ont donné soif. Il se baisse et ramasse un de ces bourrelets verts, une mousse jeune et dodue. Il la presse dans son poing libre et boit à la régale, la tête basculée en arrière, sans lâcher son panier qui reste bien droit. Ensuite, il replace la mousse asséchée dans le creux qui l'a vu naître et s'adosse au tronc généreux du hêtre. L'écorce lui est douce. Il se frotte le dos et la tête contre elle. Et, de ses cheveux, certains y restent accrochés. L'arbre est marqué de son odeur et de ses crins. Une sorte de tribut, laissé en reconnaissance de ses dons. Les chevaux et les cerfs ont de ces habitudes...

Mais il faut rentrer, la Vieille Babasse, sa grand-mère, lui a recommandé de ne pas retarder son retour dès qu'il voit le bas de la colline s'assombrir. Les premiers pas lui déroutent les genoux, raidis de pliures répétées. Brusquement, il s'arrête, un pied encore levé. Il tourne la tête dans la direction d'un bruit, d'une sonorité inquiétante que ne sait pas faire le vent, ni les branches de la forêt.

Au loin, se précise un galop, assez pesant, indiquant une charge ou une monte. Une rencontre inamicale lui déplairait. Un buisson de houx accepte de le dissimuler. Son attente n'est guère longue. Il s'enfuit un peu plus, derrière un écran de feuilles dures et piquantes et regarde par une trouée le chemin encore désert, inhabité, en attente.

Des sabots frappent le sol comme des tonnerres. Les gêneurs passent devant lui, prompts comme la flèche, et

du sable emporté par les fers rejaillit sur sa cachette. Le cavalier semble pressé d'arriver à destination, le museau de sa bête se blanchit de bave écumeuse, mais il ne la pousse pas. Les rênes flottent au vent. Une odeur fugitive de cuir imbibé de senteurs d'écurie les accompagne. Sur la croupe battent les peausseries des fontes bouclées d'argent, réunies sur le dessus par le rouleau d'une couverture. L'homme est jeune, un peu plus âgé que lui et sûrement plus magnifiquement vêtu. On ne lui voit pas d'épée, ni de baudrier. Une dague courte pend à la ceinture. Où va-t-il par-là ?

Il n'y a que le Château-Vieil, de ce côté, avec des douves remplies de grenouilles. Le garçon se souvient de la charretée de blé conduite jusque-là par Guillaume, le tennancier de sa ferme, du pont-levis grinçant et de la bannière fouettant le vent au faite de la grosse tour. Il n'était grand que de ses dix ans... Maintenant il regrette de ne pas être resté sur le chemin, à contempler un Chevalier tant richement paré.

Le jeune homme ne saurait se montrer dangereux à son égard. Il le sent dans tout son être, il le sait de toujours. Jocelyn a l'instinct de ce genre de chose. Au moins, il l'aurait averti qu'à cette heure-là le pont-levis s'appuie déjà sur la muraille. Mais peut-être était-il mandé par le Comte de Tallière, usé par les ans et remparé dans la sûreté de ses tours. Il était peut-être son fils, le Chevalier ? C'était vraisemblable...

En sortant de son houx, il vérifie que les faines n'ont pas profité de ses mouvements de retrait pour s'échapper du panier. Il pense : pourquoi ne seraient-elles pas tentées de retrouver la terre humide, d'y faire croître la racine de nouveaux rejetons de hêtres ? Peut-être, mais ce soir elles devront se contenter de remplir deux écuelles et de le protéger d'humeurs corrompues, afin qu'il ne meure pas

avant de concevoir les raisons de sa présence sur la terre. Jusqu'ici, il n'en sait vraiment rien !

C'est vrai qu'il ne s'est jamais posé la question. Il doit faire face à des tâches beaucoup plus essentielles, vitales. Par exemple, rapporter de la nourriture pour lui et sa grand-mère, cultiver le courtil, retaper le couvert en chaume du logis et en entretenir les murs de torchis. Pourtant, à chaque pas ce mystère opaque devient de plus en plus envahissant. Il ne pense plus qu'à ça : son devenir.

Puis, il rit de nouveau : une image brûlante lui voile la réalité des feuillages de la forêt. Il revoit l'alezan, sa robe luisante de sueur, son col tendu vers une destination lointaine. Il savoure l'élégance et la puissance du galop. Sur le dos du destrier prend place la charge de ses désirs. Il le chevauche de toute la force de sa pensée...

Le garçon reprend à l'envers la voie suivie par le cheval, si bellement harnaché. Il s'amuse à enfoncer la pointe de ses bottes en cuir bouilli dans les demi-lunes gravées par les sabots. La piste s'inscrit sur la droite du chemin, avec de brusques écarts vers le milieu, lorsqu'une branche débordante pouvait menacer la tête du cavalier. Ce jeu enfantin lui abrège la durée du retour. Il arrive au bord d'une mare autour de laquelle des fougères ont gardé le vert de l'été. Une de ses haltes favorites. La rive est piétinée à l'endroit où le cheval s'est arrêté pour y plonger le museau. Un arrêt de courte durée, le Chevalier n'a pris la peine de démonter. Il a dû boire quelques gorgées d'une gourde portée à la ceinture. Sans doute de l'eau additionnée d'un peu de vinaigre, un mélange efficace contre la soif.

En amont de la mare, les traces disparaissent dans le fouillis des sous-bois. Ainsi, l'Inconnu devait connaître les raccourcis de la forêt. Sans doute était-il déjà venu à cet endroit. Peut-être était-il né dans les parages ? Et s'il avait vu le jour dans une salle haute du Château Vieil, il devait

être le Chevalier qu'il avait imaginé. Il savait confusément qu'il le rencontrerait un jour, au croisement d'un chemin ou sur la berge des douves où il avait eu coutume de disputer le cresson aux grenouilles. De sonder ainsi l'avenir lui rend le trajet plus léger, comme s'il mettait ses pas dans un rêve.

Le bas de la colline lui apparaît bientôt. Une brume terne en gravit progressivement les pentes. Bientôt, le sommet disparaîtra dans les nuages de la nuit. Là-haut, le hullement de l'effraie ou de la hulotte répondra aux glapissements des renards. Avant même d'apercevoir le toit grisé de chaumes, il perçoit l'odeur rassurante d'une fumée. Il en reconnaît la senteur particulière : du bois de pommier que la Vieille Babasse utilise pour griller les viandes. Il presse le pas. Au-dessus d'une trouée de la forêt, une petite colonne de vapeur élève des torsades bleues dans la monotonie du soir.

Il est arrivé devant la haie d'acacias dont il a contraint les branches à s'enchevêtrer à l'horizontale pour en faire une clôture défensive. Il est fier d'avoir plié les jeunes pousses à ses desseins, et reconnaissant à la nature de s'y être docilement prêtée. Depuis leur plantation, des recrûs lui ont donné de l'épaisseur. La barrière, faite de baliveaux encordés, tourne sur ses gonds de cuir. Il s'avance sur l'allée empierrée et traverse un potager. Une bêche et une fourche sont restées fichées dans la terre parmi les salades et les poireaux, comme des sentinelles de fer. Elles sont trop précieuses pour affronter ainsi les périls de la nuit. Le garçon s'en saisit et les range dans l'appentis contenant les autres outils et la réserve de bois pour le feu. Il reprend le panier de faines posé sur la haie et entre dans sa maison.

Son nom de baptême est Jocelyn...



## La Vieille Babasse

— C'est toi, Jocelyn ? Quand le soir tombe, la solitude me paraît plus amère.

— Babasse, retourne-toi, ne me reconnais-tu pas ?

— Tu sais bien que mes yeux réclament la clarté du jour. Allume donc une autre chandelle. Les grandes flammes jaunes de tantôt sont enfouies sous des tisons. Tu dois ranimer le feu. J'ai trompé mon inquiétude en préparant le souper. Des pois dans le chaudron et des morceaux de porc sur la braise. Tu aimeras ?

— La faim m'est venue de loin. Avant d'apercevoir le toit de la maison, je savais quelle cuisine mijotait sur tes trépièdes... Et ces odeurs mêlées à l'haleine du vent hâtaient mes derniers pas.

Jocelyn Rudel, c'était le nom qu'il avait reçu de son père, ajoute une deuxième chandelle sur la table et touche la mèche neuve d'une brindille enflammée. Sa lumière auréole maintenant sa Babasse dans les pénombres parmi lesquelles elle se complaît. Elle porte une tresse de cheveux couleur de lin et une casaque de laine brune, brodée de cotons de couleur.

Le garçon connaît par cœur les animaux dessinés par l'aiguille habile de l'aïeule. C'est en pointant son index d'enfant sur ces silhouettes, qu'il a épilé et répété les noms des habitants de la forêt, tant et tant qu'ils sont devenus ses frères, ses cousins naturels.

Une boucle de cuivre maintient une large ceinture à mi-corps. Dans le cuir sont gravées les lettres de l'alphabet. Le giron de sa Babasse, c'était son banc d'école. Après

avoir déchiffré le A et le Z, il s'y endormait parfois avant d'aller au lit, un grand panier d'osier garni de laines et de plumes. Un nid très doux, aussi parfait que celui de la merlette.

Il sait son souci d'économie de lumière, mais pressent également son besoin de se retirer en elle-même, dans l'ombre, à l'abri des clartés dérangeantes, les yeux clos sur des souvenirs. Et les souvenirs, elle pouvait en charrier des tombereaux, sa Babasse... Restée seule, après qu'une fièvre bubonique lui ait pris son époux, elle se laissait volontiers choir dans sa chaire à bras matelassée de peau de mouton. Le passé y remontait plus aisément le fil du temps, revenant à la surface de son entendement, comme le gras surnage dans le bouillon de la souprière. Seuls, les défunts incrustent ainsi des images indélébiles dans la mémoire des vivants.

Son fils était mort, lui aussi, mais de fièvre blessure et non de malemort, pendant une bataille, au temps où le Comte de Tallière guerroyait l'Anglois aux côtés de son roi, Philippe VI de Valois... Son épouse n'avait pas tardé à le rejoindre dans un Ciel exempt des nuages sombres qui accablaient alors les hommes de guerre. Jocelyn n'avait que six mois... Maintenant, il a quinze ans de plus, il est devenu sa force, sa raison de vivre et sa volonté de ne point trépasser.

Jocelyn voit sa grand-mère se redresser en s'appuyant aux bras de sa chaire. Elle s'avance vers le foyer en laissant traîner le talon de ses bottes courtes sur la terre battue, puis se penche sur le chaudron. Il devance son geste, soulève la marmite pesante et la place sur la table, une joue de bois épaisse et lisse, montée sur deux tréteaux. Mais elle tient à verser elle-même l'oille dans les écuelles, un potage aux pois, engraisé au lard.

Jocelyn entre deux cuillerées raconte son équipée.

## Le récit de Jocelyn

— Près de la mare aux fougères, à l'endroit où j'emplis mon panier d'habitude, il n'y avait rien. Les champignons attendent encore que la lune s'épaississe... peut-être après le premier quartier. C'est en allant un peu plus loin, vers l'est, que j'ai trouvé les faines. J'y retournerai bientôt, les hêtres ne sont pas rares à cet endroit. Tu me feras des galettes avec la pâte ?

— Bien sûr, avec du lait et du thym, comme tu aimes.

— Une fois ma cueillette finie, j'ai vu passer un Chevalier...

— Un Chevalier ! Et lui, il t'a vu ?

— Je me suis caché dans un buisson de houx, l'instinct me le commandait... Lui, il était superbe, avec des velours, des brocards et des cuirs cirés comme des miroirs. La bouche du cheval crachait l'écume, et ses sabots écla-boussaient les sables du chemin. La terre tremblait à son passage, et le vent de sa course m'a fouetté de sa sueur !

— Le Chevalier... dans les vingt-cinq ans ? Et il allait vers l'est ?

— Vers le Château Vieil. Il n'y a guère d'autres habitations dans cette direction !

— Alors, c'est Enguerrand, son fils. Il n'était qu'un gamin, au temps où le Comte Aymaury de Tallière chassait encore par ici.

— On le dit vieux et dolent... Crois-tu qu'il se rend à son chevet, au pied de son lit de douleur ?

— Pour qu'un Chevalier presse ainsi une bête de cette valeur, il doit avoir des motifs pressants ! À l'âge du Comte, les minutes comptent autant que des jours ou des

semaines. Enguerrand le devine et doit galoper tout son saoul pour atteindre le pont-levis avant son trépas.

— Tu parles de ce vieillard comme si tu le connaissais...

— Il est venu ici, j'ai touché sa main. Il s'est assis à cette table, un soir d'été. Il m'annonçait la sainte mort de ton père. La flèche mortelle de l'Anglois ne lui était pas destinée. Mon fils s'était hardiment jeté au-devant de son seigneur pour lui en épargner la blessure fatale. Son cœur a battu pour une dernière fois contre le triangle de fer, dans ce pays de Ponthieu. Les gens de guerre du Comte avaient durement bataillé à Crécy, le 26 août de l'an 1346... J'ai pleuré, mais je n'étais pas la seule à essuyer des larmes. Mon fils était un de ses soldats. Il l'aimait comme un père en est capable.

— Et puis...

— Ta mère n'a pas attendu bien longtemps pour le rejoindre là-haut. Le chagrin...

— Et puis...

— Le Comte nous a laissé en franc-alleu une ferme et la terre qui l'entourait, près du village. Guillaume, notre ami, en assure la tenure. Tu en rapportes des provisions, le beurre et la viande, le vin de nos vignobles et la nourriture des bêtes... Par la gratitude du Comte, ton père défunt continue à te nourrir !

— Et puis...

— Pendant que Aymaury de Tallière guerroyait pour son roi, les terres de ses ancêtres privées de leur seigneur furent mises en pillage. Des bandes de brigands faisaient la loi. Le Comte revenu dans son fief s'est de nouveau armé en guerre. Les mécréants ont été occis par l'épée ou la corde. Et le temps fut clos des embuscades meurtrières, des fermes incendiées, du pillage des moutiers et du forçement des moniales. Mais avec eux ils avaient apporté la misère, parfois la peste ! Pour tromper de funestes pensées, je m'étais consacrée à un nouveau destin. J'élevai un